

NOMS FICTIONNELS ET DÉNIS D'EXISTENCE

Introduction : l'actualisme et la possible inexistence (ou existence) de particuliers

Actualisme et possibilia

Être *actualiste* en philosophie revient à tenter d'offrir une interprétation de la modalité – c'est-à-dire des phénomènes impliquant les notions de possibilité ou de nécessité – dans le cadre d'une sémantique des mondes possibles, en donnant les conditions de vérité des phrases modales en termes de mondes possibles. Mais un philosophe actualiste n'accepte pas de « réifier » à la manière de Lewis¹, le chef de file du *possibilisme*, ces mêmes mondes possibles ou les individus possibles qu'éventuellement ils contiendraient, il vise à formuler une théorie sémantique des phrases modales sans interpréter ses entités théoriques (mondes possibles, individus possibles...) comme des entités concrètes existantes, à la différence d'un réaliste modal. C'est pourquoi on présente souvent l'actualisme comme un programme métaphysique d'exclusion des *possibilia*, c'est-à-dire excluant qu'une entité *existante* quelconque, individu ou monde, ne serait pas *réelle* et, cependant « peuplerait » un monde. Seul ce qui est réel est, pour l'actualiste, existant.

Existence et occurrence

Mais l'actualiste ne soutient pas nécessairement que *tout* est réel mais, plus modestement, que *tout existant* (tout ce qui *existe*) est *réel*.

1. D. Lewis, *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Basil Blackwell, 1986.

Ainsi, une thèse actualiste concernant les états de choses n'est pas que *tous* les états de choses sont réels – certains états de choses comme la présence de plus de deux cents girafes à Brest ne sont pas réels et cela est admis par l'actualiste – mais qu'un grand nombre d'états de choses, y compris l'état de choses que l'on vient de décrire et qui n'est pas réel au sens où il n'est pas « advenu » ou n'a pas eu lieu², existent à partir du moment où ces états de choses correspondent à des possibilités *existantes* (bien que non advenues).

À cet effet, l'actualiste introduit parfois une distinction entre l'*existence* des objets abstraits que sont les états de choses (ou les propriétés) possibles et leur *occurrence* : de nombreux états de choses comme celui décrit à la phrase précédente ou ensemble d'états de choses comme les mondes possibles, à l'exception de ce monde possible particulier qu'est le monde réel, n'adviennent pas ; les possibilités qu'ils décrivent ou représentent n'ont pas lieu, elles n'ont pas d'*occurrences*, elles ne sont pas exemplifiées. Mais elles existent cependant, pour l'actualiste, ce sont des possibilités *existantes* dans le monde réel que l'actualiste interprète parfois comme des entités abstraites *existantes*³. En conséquence, dire des mondes qu'ils sont non réels ne signifient pas, pour l'actualiste, qu'ils habiteraient une zone métaphysique obscure intermédiaire entre l'être et le non-être mais qu'ils échouent à représenter les choses telles qu'elles sont. L'actualisme n'implique donc pas le physicalisme, la thèse que la réalité est toute chose qui a une relation spatio-temporelle avec nous. Il y a pour l'actualisme des possibilités abstraites non exemplifiées et, à dire vrai, une seule possibilité, le monde réel, est exemplifiée.

En revanche, l'actualisme exclut catégoriquement qu'il existe des états de choses constitués d'irréels concrets, de *possibilia*, tel, par exemple, l'état de choses constitué des girafes que Descartes

2. C'est dans les termes d'« advenir » ou d'« avoir lieu », voire également d'« occurrence » que nous traduisons l'anglais *to obtain*. Sur les difficultés de traduction de cette dernière notion, cf. R. L. Kirkham, *Theories of Truth. A Critical Introduction*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1992, note 5, p. 354.

3. C'est le cas de A. Plantinga, (*The Nature of Necessity*, Oxford, Clarendon Press, 1974), R. C. Stalnaker (*Inquiry*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1984) et P. Van Inwagen (« Two Concepts of Possible Worlds », *Midwest Studies of Philosophy*, n° 11, 1986, p. 185-213) qui soutiennent ce que D. Lewis dans *On the Plurality of Worlds*, nomme un « ersatz de réalisme modal » : pour ces philosophes « ersatzistes », le langage des mondes possibles ne doit pas être pris littéralement, ce ne sont pas d'authentiques mondes mais des représentations abstraites des diverses manières dont le monde aurait pu être.

décrit au début de son *Discours de la méthode* : celui-ci n'existe pas pour l'actualiste et il ne renvoie à aucune possibilité existante non pas au sens où la possibilité à laquelle il renverrait n'aurait pas d'*occurrence* comme c'était le cas au paragraphe précédent mais parce que la possibilité à laquelle il est supposé renvoyer représenterait un état de choses constitué d'irréels concrets, toutes choses que l'actualisme récuse. Pour l'actualiste, s'il y a bien des états de choses qui n'adviennent pas (ou qui n'ont pas d'occurrences), il n'y a aucun état de choses constitué d'irréels concrets. Le début du *Discours de la méthode* aurait pu être autre qu'il n'est et d'autres états de choses auraient pu advenir. Mais ce que l'actualisme exclut est qu'il *existe* une chose telle que le début du *Discours de la méthode* mentionnant les girafes⁴.

Si l'on introduit un prédicat primitif *E!* vrai de tous et de seulement tous les *existants*, l'actualisme peut être formulé de la manière suivante : $(x E!x$, une thèse *antipossibiliste* qui exprime que le domaine de quantification exclut les *possibilia*, que tous les objets (propriétés ou états de choses) dans la portée des quantificateurs sont des existants. Comme nous le voyons plus bas, la raison pour laquelle il en est ainsi est que, pour l'actualisme, les possibilités existantes dépendent toutes du monde réel.

L'existentialisme sémantique

Dans la littérature philosophique, l'actualisme se décline de multiples façons⁵. On vient de mentionner l'*antipossibilisme*, une forme d'antiréalisme métaphysique sur les objets ou états de choses «seulement possibles» ou inexistants, la thèse métaphysique excluant

4. Sur la distinction complexe entre *l'existence* et *l'occurrence* d'un état de choses, cf. A. Plantinga, « On Existentialism », *Philosophical Studies*, vol. 44, n° 1, 1983, p. 4 et P. Van Inwagen, « Compte rendu de A.N. Prior, K. Fine, *Worlds, Times and Selves*, Amherst, The University of Massachusetts Press, 1977 », *Nous*, vol. XIV, n° 2, 1980, p. 252.

5. Sainsbury donne une classification relativement détaillée des positions actualistes et antiactualistes dans M. Sainsbury, *Logical Forms. An Introduction to Philosophical Logic*, Oxford, Basil Blackwell, 1991, p. 279-283. Mais l'actualisme peut prendre des formes très diverses : ainsi A. Plantinga (« Self-Profile », in J.E. Tomberlin, P. Van Inwagen (éds.), *Alvin Plantinga*, Dordrecht, D. Reidel, 1985) soutient un actualisme selon lequel il n'y a ni ne pourrait y avoir d'objets qui n'existent pas réellement tandis que N. Salmon (« Existence », *Philosophical Perspectives*, 1, 1987, p. 49-108) est un philosophe actualiste qui n'accepte que la première partie de la thèse de Plantinga et rejette la seconde.

qu'il y ait en plus de toutes les choses (états de choses ou propriétés) qui *existent* des choses, individus ou mondes concrets (états de choses ou propriétés) qui seraient «seulement possibles» ou inexistantes.

Si maintenant on décline l'actualisme dans une version non plus métaphysique mais sémantique, on parlera alors, pour détourner à la suite de Plantinga une appellation célèbre, en termes d'*existentialisme sémantique*⁶. L'actualisme est alors une thèse sur la dépendance ontologique des propositions singulières exprimées par les phrases contenant des noms soit, pour parler comme Russell, sur leurs «constituants»⁷, soit sur les individus sur lesquels ces propositions portent directement. Précisons cette version sémantique de l'actualisme.

En philosophie du langage, une thèse classique est que la signification d'une phrase est une entité abstraite : la proposition sémantiquement exprimée par (ou sémantiquement associée à) cette phrase. Et selon une conception des propositions qui date de Russell, une phrase dans laquelle figure un nom exprime une proposition singulière, c'est-à-dire une proposition logiquement structurée «contenant» ou «portant directement» sur l'individu qui est le référent du nom. Si, à la place du nom de l'individu en question on substitue une description de cet individu, la phrase exprimera alors (ou sera associée à) une proposition générale contenant, entre autres, un ou plusieurs concepts par le(s) quel(s) l'individu est représenté dans la phrase en question.

L'actualisme conçu comme *existentialisme sémantique* est alors une thèse exprimant une contrainte sur l'existence des propositions *singulières* : celles-ci n'existent, pour l'actualiste, que si les individus sur lesquels elles portent directement (ou qui sont ses constituants) existent eux aussi. En d'autres termes, pour une sémantique actualiste, les

6. Cf. A. Plantinga, «On Existentialism», p. 1-20.

7. Cf. B. Russell, «Letter to Frege», (du 12-12-1904), in *Propositions and Attitudes*, N. Salmon, S. Soames (éds.), Oxford, Oxford University Press, 1988, p. 214. Au début de la troisième des recherches logiques intitulée «la composition des pensées», Frege rappelle que l'emploi du vocabulaire «partie-tout» pour décrire la pensée comme nous le faisons ici à la suite de Russell en disant qu'une proposition *contient* des individus qui seraient ses *constituants* de la même manière que la phrase qui exprime cette proposition *contient* un nom, Frege rappelle que cet emploi résulte d'une utilisation métaphorique du langage. Bien qu'il note par ailleurs que l'image a pour elle une certaine évidence, on propose néanmoins une deuxième formulation de la même idée où la proposition est dite «porter sur» ou «renvoyer à» des objets, cf. G. Frege «La composition des pensées», in *Écrits logiques et philosophiques*, trad. fr. C. Imbert, Paris, Seuil, 1971, p. 214.

propositions *singulières* dépendent ontologiquement des individus auxquels elles renvoient directement. Alors que l'actualisme en métaphysique est la thèse qu'il n'y a rien de tel que des *possibilia*, l'actualisme en sémantique est qu'il n'y a rien de tel que des propositions *singulières* portant sur (ou constituées par) des *possibilia*.

Deux objections possibilistes

On objecte traditionnellement à l'actualisme qu'il échoue à rendre compte au moins de deux intuitions modales pré-théoriques de type *possibiliste* : la première intuition concerne la possibilité pour des particuliers existants de n'avoir pas existé, et la deuxième intuition a pour contenu la possibilité pour des particuliers inexistantes d'exister dans un monde possible.

Il est vrai que le philosophe actualiste se heurte à d'importantes difficultés s'il tente de donner une base théorique à ces intuitions dans le cadre métaphysique ou sémantique qui est le sien. Dans le premier cas, avec l'intuition modale sur la possible inexistence d'un individu existant, un cadre sémantique actualiste ne permet apparemment pas de rendre compte de la possibilité pour la proposition exprimée par un déni singulier d'existence contenant le nom propre d'un individu existant (en un sens intemporel) dans le monde réel comme :

(1) « *Hitler n'existe pas* »

d'être une proposition singulière vraie⁸. En effet, de deux choses l'une : si la phrase (1) exprime une proposition singulière c'est-à-dire, selon l'existentialisme sémantique caractéristique de l'actualisme,

8. (1) est un déni *singulier* d'existence que l'on peut vouloir asserter pour énoncer que dans certains mondes, Hitler lui-même, cet individu singulier, n'a pas la propriété d'existence. La phrase (1) peut certes être utilisée pour exprimer une proposition non singulière : il suffit d'imaginer un historien révisionniste énonçant (1) pour conclure une argumentation d'après laquelle aucun individu n'aurait, selon lui, les propriétés communément attribuées à Hitler. Et dans ce cas, (1) exprimerait une proposition générale susceptible d'une analyse quantificationnelle. Mais ce dernier type de dénis d'existence ne pose pas de problème à une philosophie actualiste. Comme seules les assertions de dénis *singuliers* d'existence posent un réel problème aux philosophes actualistes, nous nous limitons implicitement à ce type de cas. Le premier à avoir noté l'irréductibilité de certains dénis *singuliers* d'existence est G.E. Moore, « Is Existence a Predicate? », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. suppl. XV, 1936, p. 175-188. Plantinga précise la distinction entre ces deux types de dénis d'existence dans A. Plantinga, *The Nature of Necessity*, p. 137-148.

si l'individu nommé Hitler dans le monde réel existe, cette proposition ne peut qu'être fautive ; et si la phrase (1) n'exprime aucune proposition singulière, c'est-à-dire toujours selon l'existentialisme sémantique, si l'individu nommé Hitler dans le monde réel n'existe pas, cette phrase ne peut exprimer une proposition singulière vraie à moins de renoncer à l'actualisme et d'admettre l'existence dans un monde possible du *possibilium* nommé « Hitler ». Dans les deux cas, l'actualisme interdirait de rendre compte de la vérité de la proposition exprimée par la phrase :

(2) « *Hitler aurait pu ne pas exister* »

c'est-à-dire qu'il y a des mondes dans lesquels Hitler n'a pas la propriété d'exister, semblant ainsi condamné à soutenir que tout ce qui existe existe nécessairement.

Il resterait alors apparemment à l'actualiste le choix entre deux renoncements : ou bien, le rejet de l'intuition modale mentionnée relative à la contingence de l'existence des individus existants dans le monde réel et l'acceptation d'une sorte de nécessitarisme métaphysique, l'acceptation que tout ce qui existe – non pas seulement Dieu ou les entités abstraites comme les nombres ou, peut-être, les propositions, mais aussi les individus les plus éphémères comme Hitler – existe nécessairement, existe « dans tous les mondes possibles » ou existe essentiellement ; ou bien, la renonciation à l'actualisme en faveur du possibilisme et l'admission des *esoterica* que sont, aux yeux des actualistes, les *possibilia*.

La deuxième intuition modale possibiliste concerne la possibilité pour des objets inexistantes d'exister dans un ou des mondes possibles et elle doit également être écartée par un métaphysicien ou un sémanticien actualiste. Ce rejet découle, comme pour l'intuition modale précédente, directement de l'existentialisme sémantique car, s'il n'y a pas de proposition singulière sur des objets inexistantes ou « seulement possibles », on ne peut comprendre la possibilité pour la phrase suivante composée du nom d'un individu inexistant :

(3) « *Sherlock Holmes existe* »

d'exprimer une proposition singulière vraie *simpliciter*⁹, puisque la composition de cette phrase exclut qu'elle exprime (ou soit associée à)

9. Par opposition à une proposition singulière « vraie dans la fiction », car, dans les fictions de Doyle, Sherlock Holmes existe ou, du moins, il est dit exister.

une proposition singulière. Dès lors une philosophie actualiste n'est pas en mesure de rendre compte de l'intuition de type possibiliste exprimée par la phrase :

(4) « *Sherlock Holmes aurait pu exister* ».

Là encore, le philosophe actualiste peut soit rejeter l'intuition possibiliste et soutenir une thèse de l'essentielle inexistence des inexistants ou... renoncer à l'actualisme et admettre les *esoterica*¹⁰ que sont, à ses yeux, les *possibilia* comme Sherlock Holmes.

Une réponse actualiste

Face à ces deux objections, certains philosophes actualistes « obstinés », ceux qui sont persuadés que l'admission de *possibilia* doit et peut être évitée, n'ont pas adopté la même attitude : alors qu'ils ont tenté de répliquer à la première objection en traitant l'intuition possibiliste préthéorique de la possible inexistence de Hitler comme une intuition pertinente dont il fallait rendre compte dans un cadre actualiste et ainsi éviter le nécessitarisme métaphysique, ils ont tenté de montrer que la seconde intuition possibiliste sur la possible existence du *possibulum* Sherlock Holmes était, elle, critiquable et, en définitive, devait être rejetée.

À la suite d'Adams¹¹, des solutions logiques actualistes ont en effet été apportées pour résister à la première objection concernant la possible inexistence d'Hitler en distinguant deux façons d'évaluer des propositions à savoir *dans* des mondes et *à* des mondes. Les propositions modales qui représentent la possible inexistence de Hitler doivent être évaluées, selon Adams, non pas *dans* des mondes mais *à* des mondes. En effet, la possibilité de l'inexistence d'Hitler ne correspond pas à la vérité de la proposition

< *Hitler n'existe pas* >

dans des mondes possibles puisque les mondes envisagés ne contiennent, par définition selon l'actualisme, aucune proposition singulière sur Hitler. Cependant, ces mêmes mondes possibles représentent, selon Adams, l'inexistence possible de Hitler. Comment ? La suggestion d'Adams est que cette représentation résulte de l'omission

10. Cf. ci-dessous.

11. R. Adams, « Actualism and Thisness », *Synthese*, vol. 49, 1981, p. 3-41.

de toute proposition sur Hitler, tout comme une image dans laquelle Hitler ne figure pas, d'une certaine manière, représente son inexistence en ne lui donnant aucune place sur l'image. L'inexistence d'Hitler est, plus précisément, « un effet de perspective » : elle dépend des observations que nous faisons depuis la place que nous occupons dans le monde réel lorsque nous évaluons les propositions sur Hitler à des mondes qui l'omettent en n'incluant aucune proposition singulière sur lui :

Une histoire du monde qui n'inclut aucune proposition singulière sur moi constitue et décrit un monde possible dans lequel je n'existerais pas. Elle représente ma possible inexistence, non pas en incluant la proposition que je n'existe pas mais simplement en l'omettant. Le fait que je n'existerais pas si toutes les propositions qu'elle inclut étaient vraies, et si aucune autre proposition actuelle ne l'était, n'est pas un fait interne au monde qu'elle décrit, mais une observation que nous faisons depuis notre position avantageuse dans le monde réel sur la relation de cette histoire du monde avec un individu du monde réel¹².

12. *Ibid.*, p. 22. Des solutions « perspectivistes » du type de celle d'Adams ont été proposées par K. Fine (« Plantinga on the Reduction of Possibilist Discourse », in *Alvin Plantinga*, J. Tomberlin, P. Van Inwagen (éds.), p. 145-186) et C. Menzel (« The True Modal Logic », *Journal of Philosophical Logic*, n° 20, 1991, p. 352-354). Dans le même esprit mais en introduisant la distinction de l'*a priori* et du nécessaire, Kaplan note que l'intuition nécessitariste – l'intuition que « Nixon existe » doit être logiquement valide si « Nixon » est un nom – est basée sur une conception erronée de l'évaluation de notre langage dans un contexte étranger. L'erreur est de supposer que pour évaluer notre langage dans un contexte étranger, le langage et son interprétation doivent exister dans ce contexte. Pour résister à cette intuition, il importe de distinguer, poursuit Kaplan, ce qui existe à un endroit donné de ce qui (n'existe pas à cet endroit mais existe ailleurs et) peut cependant être évalué, après y avoir en quelque sorte été « transporté » (à cet endroit donné). Il s'agit alors de distinguer, toujours selon Kaplan, des « occasions possibles d'usage » du nom d'un individu ou « contextes d'emploi » des « circonstances possibles d'évaluation » de ce qui a été dit lors d'un usage donné du nom. Dès lors, une phrase comme « Nixon existe » pourra être dite vraie dans tous les « contextes d'emploi » sans exprimer une proposition vraie dans toutes les « circonstances possibles d'évaluation », sans donc être nécessairement vraie. Sur tout ceci, cf. D. Kaplan, « Bob and Carol and Ted and Alice », in J. Hintikka *et al.* (éds.), *Approaches to Natural Language*, Dordrecht, Reidel, 1973, § x, p. 503 ; *Idem*, « Demonstratives », p. 494, et « Afterthoughts », p. 613, in J. Almog, J. Perry, H. Wettstein (éds.), *Themes from Kaplan*, New York, Oxford University Press, 1989 et mon commentaire dans J. Pelletier *Fiction et Référence*, thèse de doctorat, Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne, 1994, p. 85-105. Voir également

Mais les problèmes apparaissent sitôt que l'on tente d'adapter ce type de solution «perspectiviste» pour rendre compte de la deuxième intuition de type possibiliste concernant la possible existence de l'individu inexistant Sherlock Holmes car, sur cette question, *notre* place, le monde réel, ne constitue plus une position privilégiée mais, pour l'actualisme, le lot commun : aucun monde ne peut être dit inclure une proposition singulière sur Holmes car *tous* les mondes « omettent » également Sherlock Holmes, y compris le monde possible décrit par l'histoire du monde censée inclure une proposition singulière sur Sherlock Holmes. C'est en effet une des caractéristiques des propositions singulières, à la différence des propositions générales, que de devoir être « engendrées » ou exprimées dans le monde réel *avant* d'être « évaluées » dans des circonstances réelles ou contrefactuelles. Et si tel n'est pas le cas, si aucune proposition singulière n'a été « engendrée » dans notre monde, alors rien ne sert de tenter de les « évaluer » dans tel ou tel autre monde¹³.

Il n'y a aucune position à partir de laquelle *nous* pourrions envisager la relation entre une histoire du monde qui inclurait une proposition singulière sur Sherlock Holmes et le monde réel qui n'inclut aucune proposition singulière sur Sherlock Holmes pour « observer », à la manière de Adams, que Sherlock Holmes n'existe pas dans *notre* monde à la différence de ce qui se passerait dans d'autres mondes où, lui, Sherlock Holmes, existerait. Car selon l'actualisme, *notre* monde étant un monde sans Sherlock Holmes, aucune histoire du monde ne peut constituer *pour nous* une description d'un monde possible dans lequel l'individu Sherlock Holmes, et non simplement un individu qui aurait toutes les qualités de Sherlock Holmes, existerait.

J. Almog, « Naming without Necessity », *The Journal of Philosophy*, vol. LXXXIII, n° 4, 1986, p. 219-220.13.

13. La distinction entre le lieu (ou le temps, le monde...) « d'engendrement » d'une proposition (= les « contextes d'emploi », cf. note précédente) et le lieu (ou le temps, le monde...) « d'évaluation » d'une proposition (= les « circonstances possibles d'évaluation », cf. note précédente) est due à Kaplan et à Almog et est le signe caractéristique d'une « sémantique à deux étapes » dont le fondateur est R. C. Stalnaker, (« Pragmatics », in D. Davidson et G. Harman (éds.), *Semantics of Natural Language*, Dordrecht, Reidel, 1972, p. 176-186), une sémantique développée dans les termes cités par Kaplan, *op. cit.*, et J. Almog, « Naming without Necessity », *op. cit.*, et « The Subject-Predicate Class I », *Noûs*, n° 25, p. 591-619.

Le problème de Sherlock Holmes

Faut-il alors conclure que des individus comme Holmes sont, malgré les apparences, des « individus impossibles » au sens où ils n'existeraient dans aucun monde possible et où leur inexistence serait nécessaire ? Ou alors ne faut-il pas plutôt renoncer à l'actualisme, renoncer à l'existentialisme sémantique et à sa contrainte sur l'existence des propositions singulières et admettre que la phrase « Holmes aurait pu exister » exprime une proposition singulière sur l'individu « seulement possible » Holmes ? Dans ce qui suit, je soutiens, à la suite de philosophes actualistes, une forme de nécessitarisme métaphysique concernant les objets inexistants comme Holmes : si l'existence des existants peut être considérée comme contingente ainsi que nous venons de le voir avec Adams, en revanche, l'inexistence des objets inexistants comme Holmes, elle, serait nécessaire. Il restera alors à interpréter le sens de l'intuition modale pré-théorique contraire sur la possibilité de l'existence de Sherlock Holmes.

Entre supposer qu'un individu existant dans ce monde possible qu'est le monde réel aurait pu ne pas exister et supposer qu'un individu inexistant dans le monde réel ou un monde possible aurait pu exister dans un autre monde possible, il y a une apparence de symétrie qu'il importe de lever si l'on veut rester actualiste. C'est l'objet de ce qui suit, de montrer que les mondes possibles, s'ils peuvent être considérés comme « hétérogènes » du point de vue des objets réels qu'ils contiennent – dans certains mondes possibles Hitler n'existe pas –, les mondes possibles sont cependant « homogènes » du point de vue des objets inexistants qu'ils ne contiennent pas – dans aucun monde, Sherlock Holmes n'existe.

L'homogénéité des mondes possibles

Les intuitions antagonistes de Kripke

L'intuition possibiliste sur la possible existence d'objets inexistants comme Sherlock Holmes est-elle fiable ? La question doit paraître étrange car on a longtemps utilisé cette intuition comme si elle était extrêmement fiable, voire comme si elle donnait une preuve de l'existence d'individus « possibles-non-réels », que ceux-ci soient licornes ou Sherlock Holmes. Un philosophe comme Kripke n'a sans doute pas été le premier à soutenir que :

Holmes n'existe pas mais dans d'autres états du monde, il aurait pu exister¹⁴.

Pourtant, quelques années plus tard, Kripke a révisé son intuition première (comme on révisé ses croyances) de manière drastique et a pu soutenir les thèses qu'il qualifie de « métaphysiques » suivantes :

Aucune situation contrefactuelle ne peut être correctement décrite comme une situation dans laquelle il y aurait eu des licornes [...] [À] supposer que Sherlock Holmes n'existe pas, on ne peut dire d'aucune personne possible que, si elle avait existé, elle *aurait été* Sherlock Holmes¹⁵.

Mais Kripke maintient pourtant, concernant cette fois-ci les individus existant réellement, que dans certains mondes possibles :

-
14. S. Kripke, « Semantical Considerations on Modal Logic », *Acta Philosophica Fennica*, vol. 16, 1963, p. 83-104, rééd. in L. Linsky (éd.), *Reference and Modality*, Oxford, Oxford University Press, 1971, p. 65. Plantinga, quand il se fait l'avocat du « diable possibiliste » prend appui sur la même intuition : *the Nature of Necessity*, p. 153 : « [...] Hamlet et Lear n'existent pas en fait ; mais de façon claire ils auraient pu exister. »
15. S. Kripke, « Naming and Necessity », in D. Davidson et G. Harman (éds.), *Semantics of Natural Language*, Dordrecht, Reidel, 1972, rééd. in S. Kripke, *Naming and Necessity*, Oxford, Basil Blackwell, 1980 ; trad. fr. P. Jacob et F. Recanatì, in S. Kripke, *La Logique des noms propres*, Paris, Minuit, 1982, p. 145-146 ; souligné par l'auteur. Kripke distingue les deux thèses citées qu'il qualifie de « métaphysique » des deux thèses dites « épistémiques » correspondantes suivantes : « [...] [L]a découverte archéologique d'animaux ayant tous les caractères attribués aux licornes dans le mythe ne constituerait pas en soi une preuve de l'existence des licornes », cf. *La Logique des noms propres*, p. 145. « La simple découverte qu'un détective ayant accompli des exploits semblables à ceux de Sherlock Holmes a effectivement existé ne montrerait pas que c'est *de cet homme* que parlait Conan Doyle », cf. *La Logique des noms propres*, p. 146. On peut cependant douter, à la suite de Dummett, (« Could there be Unicorns? », version révisée de « Könnte es Einhörner Geben? », *Conceptus*, 17, 1983, p. 5-10, publiée en anglais in M. Dummett, *The Seas of Language*, Oxford, Clarendon Press, 1993, p. 328-348), de la pertinence de la distinction d'une « possibilité épistémique » et d'une « possibilité métaphysique » au moins si l'objectif est de résoudre le problème particulier de la possible existence de Sherlock Holmes – les situations contrefactuelles envisagées par Kripke excluant effectivement l'origine non fictionnelle du nom « Sherlock Holmes » (c'est le sens de la *présupposition d'inexistence* introduite plus bas). De plus, comme la non-distinction d'une possibilité au sens épistémique et au sens métaphysique de l'existence de Sherlock Holmes ne constitue aucun obstacle à la résolution du problème *sitôt que l'on pose d'emblée le problème de la possible existence de Sherlock Holmes dans un sens métaphysique*, je ne distingue pas dans ce qui suit les deux sens du possible.

[...] [C]ertains individus existant réellement peuvent être absents¹⁶...

C'est donc que Kripke adopte une conception non univoque des mondes possibles : ceux-ci ne sont pas « homogènes » eu égard aux objets réellement existants qu'ils contiennent : dans certains mondes possibles Quine n'existe pas, selon Kripke, alors que ces mêmes mondes possibles sont considérés par Kripke, à partir de 1972, comme « homogènes » eu égard aux objets inexistantes qu'ils ne contiennent pas : dans aucun monde possible on ne trouve Sherlock Holmes ou des licornes.

De cette double conception « hétérogène/homogène » des mondes possibles découlent deux avantages notés dans l'introduction : la conception « hétérogène » sauve *in extremis* la contingence des existants et la conception « homogène » prive les possibilistes de leur contre-exemple favori à l'encontre de l'actualisme. Mais cette double conception est-elle réellement tenable ?

La double conception des mondes possibles et la théorie de la référence directe des noms

Dans la mesure où l'application d'une même théorie des noms – une théorie de la désignation rigide des noms selon laquelle les noms conservent leur dénotation réelle dans des contextes modaux – conduit Kripke dans un cas à une conception « hétérogène » des mondes possibles et dans l'autre à une conception « homogène », la double conception des mondes possibles ne paraît pas *ad hoc* et a des bases aussi solides que celles de la théorie en question¹⁷. Ce serait seulement dans l'hypothèse où on déciderait d'exclure les conséquences métaphysiques d'une théorie de la rigidité des noms dans un cas et non dans l'autre que cette double conception pourrait alors être considérée comme *ad hoc*. Si, en outre, on pense comme nous, avec Kaplan, que :

16. S. Kripke, *Reference and Modality*, p. 65, cité dans *La Logique des noms propres*, p. 147.

17. Concernant les licornes, ce n'est pas une théorie sur la désignation rigide des noms mais sur la sémantique des *termes d'espèce naturelle* qui est susceptible de fonder la conception hétérogène, le terme « licorne » n'étant pas un nom mais un terme général. Dans ce qui suit, nous laissons de côté l'argumentation de Kripke menant à une conception homogène des mondes possibles eu égard aux membres d'espèces naturelles inexistantes.

La référence directe [est] supposée fournir la structure profonde de la désignation rigide, étayer la désignation rigide, l'expliquer¹⁸

les thèses de l'hétérogénéité et de l'homogénéité des mondes possibles sont alors des conséquences de l'adoption d'une théorie de la référence directe des noms, une théorie en philosophie du langage selon laquelle il n'y a aucune médiation *sémantique* entre un nom et sa référence¹⁹.

S'il n'y a donc pas d'obstacle à cette double conception « homogène / hétérogène » si ce n'est les obstacles à une théorie de la référence directe des noms qui ne concernent donc qu'« indirectement » la double conception des mondes possibles, il reste cependant à préciser la nature et la force du lien logique entre une théorie de la référence directe des noms et une conception « homogène » ou « hétérogène » des mondes possibles. Nous avons vu dans l'introduction, avec Adams, comment défendre une conception « hétérogène » des mondes possibles concernant les existants. On développe dans ce qui suit l'argumentation de Kripke en faveur de l'« homogénéité » des mondes possibles²⁰.

18. D. Kaplan, « Afterthought », p. 570.

19. Avec Kripke, K. Donnellan (« Speaking of Nothing », *The Philosophical Review*, n° 83, 1974, p. 3-32) et Kaplan, « Demonstratives », ont participé à la fondation d'une théorie de la référence directe des noms. N. Salmon (*Reference and Essence*, Oxford, Basil Blackwell, 1982 et *Frege's Puzzle*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1986), S. Soames (« Direct Reference, Propositional Attitudes, and Semantic Content », *Philosophical topics*, n° 15, 1987, p. 47-87), F. Recanati, (*Direct Reference. From Language to Thought*, Oxford, Basil Blackwell, 1993), ont contribué à son développement. Kaplan note que la terminologie « référence directe » n'est pas sans inconvénient car elle suggère indûment qu'une signification entendue dans le sens particulier de signification linguistique ou « caractère » n'est pas une *médiation* vers la référence, alors qu'elle l'est. En effet, la signification entendue comme « caractère » est ce qui est directement associé par convention linguistique avec telle ou telle expression référentielle (à l'expression « Je » est associée la signification-caractère « la personne qui énonce ce token de "Je" »). Et cette signification-caractère détermine effectivement un référent pour l'énonciation de l'expression référentielle, et, ainsi, sert bien de *médiation* vers la référence. Ce qui donne à l'expression référentielle sa propriété de référentialité directe est que c'est le référent qui détermine « ensuite » le contenu sémantique de l'expression et non l'inverse, non pas le contenu sémantique de l'expression qui déterminerait la référence de l'expression. Sur ce point, cf. Kaplan « Demonstratives », p. 520-521.

20. Kaplan développe également une double conception des mondes possibles et une thèse de l'homogénéité des mondes possibles eu égard aux inexistants dans Kaplan, « Bob and Carol and Ted and Alice », p. 505-508 et « How to Russell a Frege-Church? », *The Journal of Philosophy*, vol. 72, 1975, p. 726-727.

L'argument de Kripke

L'exemple favori de Kripke est celui du nom propre « Sherlock Holmes ». Ce choix n'est pas anodin car il s'agit de ce que l'on peut appeler un nom vide *de jure*, c'est-à-dire d'une expression dont on « stipule » qu'elle a été introduite sans référence à un individu particulier du monde réel par opposition à un nom vide *de facto* comme « Vulcain », l'expression inventée au XIX^e siècle par l'astronome Leverrier pour faire référence à la planète supposée causer les perturbations de Mercure. Dans le premier cas, le vide référentiel est l'objet d'une « stipulation » propre à l'usage du langage dans la fiction tandis que dans le second cas, l'absence de référence est *de facto*, une caractéristique du monde réel qui a été empiriquement découverte²¹. Et on peut craindre que l'argumentation de Kripke concernant les noms vides *de jure* se heurterait à d'importantes difficultés si on tentait de l'appliquer aux noms vides *de facto*, puisque l'origine fictionnelle du nom « Holmes » y joue un rôle essentiel²².

L'argumentation de Kripke concernant « Sherlock Holmes » a la forme de l'expérience de pensée suivante : qu'advierait-il si l'on ne modifiait pas les conventions sémantiques du langage dans et par lequel le nom « Sherlock Holmes » a été introduit dans le monde réel avec une intention fictionnelle, c'est-à-dire sans faire référence à quoi que ce soit dans le monde réel, et si l'on faisait l'hypothèse possibiliste qu'il y a dans un monde possible divers objets non réels qui existeraient : serait-il possible, demande Kripke, que *notre* nom « Sherlock Holmes » nomme l'un de ces objets non réels ?

Il s'agit d'une expérience de pensée philosophique dont l'issue doit permettre de fonder un jugement de possibilité : « est-il possible

21. L'une des différences entre la science (« Vulcain ») et la fiction (« Sherlock Holmes ») est que la notion de découverte qui vient d'être mentionnée n'est pas appropriée à la seconde puisque la fiction, à la différence de la science, ne vise pas à produire quelque chose correspondant aux faits.

22. La distinction « nom vide *de jure*/ nom vide *de facto* » renvoie à la distinction introduite par Kripke entre la « rigidité *de jure* » et la « rigidité *de facto* » mais sans inclure dans l'explication une mention aux mondes possibles ou aux situations contrefactuelles, à la différence de la distinction de Kripke. Pour Kripke, dans les cas de « rigidité *de jure* », la référence du désignateur est « stipulée être un objet unique, que nous parlions du monde réel ou d'une situation contrefactuelle », tandis que la « rigidité *de facto* » d'une description comme « le x tel que Fx » résulte du fait que le prédicat « F » est vrai dans chaque monde possible d'un seul et unique objet, cf. Kripke, *La Logique des noms propres*, note 21, p. 173.

ou non que notre nom “Sherlock Holmes” nomme un objet possible non réel?» à partir d’une hypothèse possibiliste «faible» : l’existence dans d’autres mondes d’objets possibles non réels pour lesquels nous ne disposons pas encore de noms, l’hypothèse possibiliste «forte» étant celle de l’existence dans d’autres mondes de *possibilia* pour lesquels nous aurions des noms, l’hypothèse de *possibilia* nommables.

Kripke répond négativement et conclut en faveur, dans nos termes, d’une conception «homogène» ou actualiste des mondes possibles concernant les inexistantes – il conclut au rejet d’une hypothèse possibiliste «forte», c’est-à-dire à la conclusion qu’il ne peut exister ne serait-ce qu’un objet qui serait «seulement possible» (ou possible non réel) *et qui serait cependant nommable* – en prenant appui sur sa théorie de la rigidité des noms et en l’appliquant à la situation hypothétique mentionnée plus haut susceptible d’être décrite sans utiliser de noms. L’argumentation de Kripke peut alors être «reconstruite» de la manière suivante :

1. Une hypothèse possibiliste «faible»

Il y a des possibles non actualisés, des possibles non réels concrets existant dans des mondes possibles, mais nous ne disposons pas de noms pour eux. Ce sont des *possibilia* sans noms²³.

2. Une présupposition d’inexistence

L’expression «Sherlock Holmes» est un nom fictionnel, une expression ayant été introduite intentionnellement dans le monde réel sans référent. Comme le dit Kripke :

[À] supposer que Sherlock Holmes n’existe pas [...] ²⁴.

Notre monde (le monde réel) est un monde sans Sherlock Holmes. La question de savoir si tel est le cas, si Holmes existe, est une question épistémique. S’il s’avère que tel est le cas, la présupposition d’inexistence est alors inexacte et l’expression «Sherlock Holmes» n’est pas un nom fictionnel. L’argument qui suit se place dans l’hypothèse où la présupposition d’inexistence est satisfaite et se

23. Cf. M. Cook, «Names and Possible Objects», *The Philosophical Quarterly*, 1983, p. 303. Il souligne que rien dans l’argument de Kripke n’exclut l’hypothèse possibiliste. Mais, en distinguant, contrairement à Cook, une hypothèse possibiliste «forte» et une hypothèse possibiliste «faible», je soutiens que l’argument de Kripke vise à réduire à l’absurde l’hypothèse possibiliste «forte».

24. Kripke, *La Logique des noms propres*, p. 145.

demande : « Sherlock Holmes pourrait-il exister ? Y a-t-il des circonstances dans lesquelles on pourrait dire que Sherlock Holmes aurait existé ? »

3. *Une thèse de la référence directe des noms ou, dans le vocabulaire de Kripke, de l'absence de contenu descriptif des noms*

Il est naturel de penser que les noms fonctionnent à la manière d'« étiquettes » qui seraient apposées sur les objets qu'ils nomment plutôt que comme des descriptions qui seraient vraies de certains objets. En termes moins métaphoriques, les noms représentent les objets qu'ils nomment *directement*, c'est-à-dire sans les intermédiaires sémantiques que constitueraient les concepts renvoyant aux propriétés que nous pourrions attribuer à ces objets si nous cherchions à les caractériser en ce qu'ils ont d'unique. Certes, ces conditions descriptives peuvent jouer un rôle pour « fixer la référence » d'un nom, mais elles n'interviennent pas lorsqu'il s'agit de donner la valeur sémantique d'un nom²⁵. En effet, aux noms sont associés non pas des concepts mais de simples valeurs sémantiques : leurs référents.

4. *Première conséquence : la rigidité des noms*

Tout nom nomme son référent de façon rigide. C'est la conséquence de la prémisse précédente : la relation de référence opérant directement pour un nom – un nom fait référence à l'objet qui est son porteur sans faire appel à la médiation d'un complexe propositionnel – le contenu sémantique d'un nom qui n'est autre que son porteur est nécessairement déterminé *avant* d'être « transporté » dans tel ou tel monde. Cela implique que le porteur d'un nom donné est, s'il existe, identique dans tous les mondes possibles. Sitôt que l'identité du porteur du nom est donnée, elle l'est pour tous les usages ultérieurs du nom. À partir de la définition suivante de ce qu'est un « désignateur rigide » :

[U]n désignateur d d'un objet x est rigide s'il désigne x dans tous les mondes possibles où x existe, *et ne désigne jamais un objet autre que x dans chaque monde possible*²⁶

on peut conclure à la thèse de la rigidité des noms.

25. Sur la distinction entre « fixer la référence » et « donner la signification » d'un nom, cf. Kripke, *La Logique des noms propres*, p. 44-48 et 157.

26. Lettre de Kripke à Kaplan citée par Kaplan, « Afterthoughts », p. 569 (souligné par Kaplan).

Cette thèse de la rigidité des noms éclaire d'un jour nouveau la différence entre les expressions prédicatives et les expressions référentielles et souligne la dualité fondamentale nom/prédicat, l'idée qu'on ne peut « fondre un nom dans un moule prédicatif », car, à la différence d'un nom, un prédicat a une extension non rigide, une extension qui varie de monde à monde. Et ceci s'explique parce que les prédicats – du moins tel qu'on les conçoit généralement, c'est-à-dire en laissant de côté la question du fonctionnement sémantique des termes d'espèces naturelles – ont la signification particulière qu'ils ont indépendamment du fait que tel ou tel individu les satisfait, indépendamment de ce dont ils sont vrais. Il s'ensuit, et c'est la seconde conséquence de la thèse de la référence directe, que si les prédicats permettent de *décrire* des mondes possibles, s'ils nous permettent d'adopter une posture ou une attitude *descriptive* à l'égard des mondes possibles, les noms permettent, eux, d'adopter une toute autre attitude à l'égard des mondes possibles, une attitude *stipulative*.

5. Deuxième conséquence : les mondes possibles sont stipulés

Un monde possible peut être conçu de manière prédicative ou qualitative, c'est-à-dire être décrit à partir d'une combinaison de prédicats, ou être conçu de manière référentielle c'est-à-dire, dans le vocabulaire de Kripke, de manière « stipulative », être « stipulé » à partir d'une utilisation de noms d'individus réels.

Une conception prédicative des mondes possibles résulte de la combinaison d'un certain nombre de prédicats à l'aide d'opérateurs vérifonctionnels pour former un prédicat complexe. À partir d'une telle combinaison prédicative, imaginer une situation dans laquelle un ou plusieurs individus viendraient satisfaire le prédicat complexe ainsi formé revient alors à imaginer un ou plusieurs mondes possibles dont les « habitants » sont susceptibles d'être qualitativement décrits sans pour autant qu'il soit possible de faire référence à tel ou tel de ces individus. Les mondes possibles sont alors conçus de manière « non-kripkéenne » ou possibiliste comme des pays lointains « [...] qu'on rencontre sur son chemin ou qu'on regarde au télescope »²⁷.

Quelle est donc pour Kripke la « bonne façon de considérer les mondes possibles »²⁸ ? La façon référentialiste ou « stipulative ». Une

27. Cf. Kripke, *La Logique des noms propres*, p. 32 : « Un monde possible n'est pas un pays lointain qu'on rencontre sur son chemin ou qu'on regarde au télescope. »

28. *Ibid.*

conception référentialiste ou « stipulative » des mondes possibles suit du fait que :

[...] [N]ous pouvons faire référence à un objet et demander ce qui aurait pu *lui* arriver. Nous ne commençons donc pas avec les mondes possibles [...] pour ensuite nous enquêter des critères d'identification à travers les mondes; au contraire, nous commençons avec les objets que nous *avons* et que nous pouvons identifier dans le monde réel. Nous pouvons ensuite demander si certaines choses auraient pu être vraies de ces objets²⁹.

Les mondes possibles sont alors conçus de manière actualiste, comme des manières dont le monde (réel) et ses « habitants » (réels) auraient pu être, des histoires possibles du monde réel³⁰. Partant du monde réel et de ses occupants et, utilisant « stipulativement » les noms de ces individus réels, on ne décrit pas qualitativement mondes et individus possibles mais on « stipule » des situations possibles contenant les individus réels particuliers pour lesquels nous avons des noms.

En conséquence, la priorité logique du possible sur le réel qui est de mise quand on analyse le fonctionnement sémantique des prédicats est inversée quand on raisonne contrefactuellement à l'aide de noms : comme les noms, à la différence des prédicats, peuvent être utilisés « stipulativement », le possible devient alors une conséquence logique du réel : on commence dans le monde réel, avec les noms d'individus réels, pour ensuite stipuler des situations possibles. Ou encore : les possibilités existantes sont des possibilités du monde réel, des possibilités qui, si le monde réel avait été différent, auraient elles-mêmes été différentes. La possibilité pour Socrate d'avoir été un producteur hollywoodien n'aurait pas été possible si le monde réel n'avait pas contenu Socrate parmi ses « habitants ». Ou encore, pour finir sur ce point, dire des mondes possibles qu'ils sont « stipulés », c'est reconnaître que lorsqu'il s'agit de considérer certaines possibilités, on peut stipuler les possibilités que l'on a dans l'esprit en spécifiant les individus qui y sont impliqués³¹.

29. *Ibid.*, p. 41 (souligné par l'auteur).

30. *Ibid.*, p. 170.

31. *Ibid.*, p. 31-41. L'interprétation des remarques de Kripke sur les relations du possible au réel doit beaucoup à D. Macbeth (« Pragmatism and the Philosophy of Language », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. LV, n° 3, 1995, p. 509-510; « Names, Natural Kind Terms, and Rigid Designation », *Philosophical Studies*, n° 79, 1995, p. 261-262) et également à G. W. Fitch, « Aristotelian actualism », *Philosophical Perspectives*, n° 10, 1996, p. 53-71.

6. *Première conclusion*: il n'est pas possible de faire référence avec un nom vide de jure à un *possibilia*

En admettant qu'il existe des choses telles que des *possibilia* sans noms (1. *l'hypothèse possibiliste « faible »*), si notre langage contient un nom vide de jure tel que « Sherlock Holmes » (2. *la présupposition d'inexistence*), alors on peut stipuler qu'il est vide dans tous les mondes possibles. C'est la conséquence directe de la conjonction des prémisses 1, 2, 3 et 4 appliquées à l'expression « Sherlock Holmes ». Le nom vide de jure « Sherlock Holmes » étant sans porteur dans le monde réel (prémisse 2), il ne peut donner lieu à un usage référentiel stipulatif d'après la prémisse 5 (le réel précède logiquement le possible). Il s'ensuit que l'expression « Sherlock Holmes » ne peut être utilisée ni comme le nom d'un individu existant dans le monde réel ni comme le nom d'un individu possible non réel sur lequel on pourrait tenir un discours contrefactuel, c'est-à-dire comme un désignateur rigide. En conséquence, *via* la prémisse 4 (les noms sont des désignateurs rigides), l'expression « Sherlock Holmes » ne peut fonctionner comme un nom³².

32. On peut être tenté de formuler l'objection suivante dite du « nom descriptif fictionnel rigide » à la première conclusion de l'argument de Kripke : « Certes, “Sherlock Holmes” n'est pas le nom d'un individu possible, mais ne peut-on fixer la référence de l'expression “Sherlock Holmes” dans des mondes possibles ? Certes, on ne peut pas identifier Holmes par ostension en disant “Holmes, c'est lui” puisqu'il n'existe pas dans le monde réel, mais cela n'interdit pas de l'identifier par description, en utilisant une description susceptible de fixer la référence de l'expression “Sherlock Holmes”, par exemple une description complexe extraite de l'ensemble des récits de Doyle ou une description correspondant au noyau central des propriétés attribuées par Doyle à Holmes de la manière suivante : “Appelons ‘Holmes’ l'individu unique, quel qu'il soit, qui est un détective résidant 221B Baker Street à Londres, qui abuse occasionnellement de la cocaïne...”. De cette manière, ne serait-on pas en mesure de fixer la référence de l'expression “Sherlock Holmes” dans des mondes possibles et l'expression “Sherlock Holmes” ne serait-elle pas un nom descriptif fictionnel rigide ? Et, dans cette hypothèse, ne serait-il pas possible d'utiliser stipulativement l'expression “Sherlock Holmes”, auquel cas la première conclusion de l'argumentation ne serait pas recevable ? » Répondre à cette objection suppose de montrer qu'il est impossible de soumettre ce « nom descriptif fictionnel » au test de la désignation rigide. Pour soumettre l'expression « Holmes » au test de la désignation rigide, il faudrait en effet pouvoir considérer un monde possible dans lequel Sherlock Holmes existe mais ne satisfait pas la description envisagée. Mais comme il n'existe personne dans le monde réel pour fixer la référence de la description complexe, on ne peut concevoir de monde possible dans lequel Holmes existe *sans satisfaire la description complexe*. Pour reprendre la distinction

7. *Deuxième conclusion : la réduction à l'absurde de l'hypothèse possibiliste « forte » de l'existence de possibilia nommables*

La conclusion 6 énonce qu'on ne dispose pas d'un désignateur rigide de Sherlock Holmes. Or, cet outil sémantique serait indispensable pour exprimer la différence entre un monde dans lequel Sherlock Holmes existerait et un monde dans lequel, lui, l'individu Sherlock Holmes, n'existerait pas. Il n'est donc pas possible de décrire une situation réelle ou contrefactuelle dans laquelle Sherlock Holmes aurait existé. On ne peut dire d'aucune situation réelle ou possible si, dans cette situation, Sherlock Holmes existe ou aurait existé.

À partir de là, la conclusion de Kripke sur l'homogénéité des mondes possibles – il n'y a pas de monde possible dans lequel Sherlock Holmes aurait existé – peut être tirée si l'on endosse une conception antiréaliste des mondes possibles. Cette dernière est une généralisation de la conception stipulative des mondes possibles exprimée au niveau de la prémisse 4 et que Kripke exprime parfois comme dans le passage suivant, même s'il est difficile de soutenir que Kripke endosse une telle conception³³ :

Un monde possible est *donné par les conditions descriptives que nous lui associons*³⁴.

Selon une conception antiréaliste, les mondes possibles sont des entités postulées, ce ne sont pas des objets susceptibles d'être découverts. Ce sont *nos* créatures, dans le sens où elles n'existent pas indépendamment de *nos* stipulations imaginatives. Et s'il n'y

de Kripke mentionnée plus haut, on ne peut *fixer la référence* d'un « nom descriptif fictionnel », on peut juste en *donner la signification*. Comme on ne peut pas *fixer la référence* de « Sherlock Holmes » dans des mondes possibles avec la description complexe envisagée, l'expression « Sherlock Holmes » ne peut être un désignateur rigide. L'objection du « nom descriptif fictionnel » est réduite : nommer, même avec un nom descriptif fictionnel, requiert toujours de partir du monde réel. L'inférence à la première conclusion de l'argumentation de Kripke reste une inférence valide.

33. C'est une question délicate : dans quelle mesure peut-on dire qu'une théorie de la désignation rigide comme celle de Kripke suppose une conception antiréaliste des mondes possibles, tout en admettant que la notion de rigidité implique la notion de monde possible ou celle de situation contrefactuelle ? C. McGinn (« Modal Reality », in R. Healey (éd.), *Reduction, Time and Reality. Studies in the Philosophy of the Natural Sciences*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, p. 160-163), discute le problème de l'attribution d'une conception antiréaliste des mondes possibles à Kripke.

34. Kripke, *La Logique des noms propres*, p. 32 (souligné par l'auteur).

a pas moyen *pour nous* de décrire un monde possible dans lequel Sherlock Holmes aurait existé, comme notre seule voie d'accès aux mondes possibles est l'exercice de stipulations imaginatives, il faut conclure qu'il n'existe pas de mondes possibles dans lesquels Sherlock Holmes aurait existé.

C'est pourquoi l'argumentation de Kripke n'est pas une réduction à l'absurde de l'hypothèse possibiliste « faible » – Kripke ne montre pas qu'il n'y a pas d'objets « seulement possibles » au sens où l'on ne pourrait pas concevoir l'existence dans un monde possible d'un individu ayant les propriétés de Sherlock Holmes ou l'exemplification dans un monde possible des propriétés qualitatives traditionnellement attribuées à Sherlock Holmes – mais que l'hypothèse possibiliste « forte » n'a pas de sens car il n'y a pas de noms pour des objets « seulement possibles ». Comme nous ne disposons pas des moyens qui seraient indispensables pour décrire un monde comme contenant des *possibilia*, et comme les mondes possibles sont donnés par les conditions descriptives que nous leur associons, Kripke conclut qu'il n'y a pas de mondes possibles contenant des *possibilia*.

Doit-on conclure que les *possibilia* sont des *impossibilia*? La réponse doit être négative si l'on veut maintenir les distinctions précédentes. Ce ne sont pas des *impossibilia* mais, pour l'actualiste Kripke, des objets auxquels il est impossible au sens métaphysique de faire référence, des *esoterica*, pour reprendre l'expression employée plus haut³⁵, Kripke (ainsi « reconstruit ») conclut en définitive que l'on ne peut *concevoir* l'existence *du* Sherlock Holmes dont parle Doyle, il ne conclut pas à l'*impossible existence* (au sens de l'impossibilité métaphysique) d'individus tels que Sherlock Holmes ou des *possibilia*. En termes logiques, il ne conclut pas qu'il serait contradictoire de supposer l'existence de Sherlock Holmes ou que la négation de son inexistence serait autocontradictoire, mais qu'on ne peut *exprimer* cette supposition et l'hétérogénéité des mondes possibles qui lui est associée. L'hétérogénéité des mondes possibles concernant les inexistantes est donc impossible au sens où elle est nécessairement inexprimable.

35. R. Barcan Marcus souligne ce point dans « Possibilia and Possible Worlds », *Grazer Philosophische Studien*, 1986, p. 123 : « Ce n'est pas [...] l'absence générale de "conditions d'identification" qui rend [les *possibilia*] problématiques. C'est qu'ils ne peuvent pas du tout être des objets de référence. »

Une reconstruction actualiste des *possibilia*

Kripke ne soutient pas qu'il est impossible qu'un objet possède les propriétés de Sherlock Holmes mais qu'il n'y a pas d'objet possible-non-réel dont on puisse dire qu'il possède les propriétés du détective londonien. Cette conclusion appelle au moins une question : de quoi parlons-nous lorsque nous parlons de Sherlock Holmes et lui attribuons des propriétés ? Étant donnée la variété des discours que l'on peut tenir sur les objets fictionnels comme Sherlock Holmes, depuis le registre discursif de Doyle rédigeant son récit jusqu'à celui de la critique littéraire, on peut d'emblée pressentir qu'il sera difficile d'offrir une réponse unique à cette question. Mais on peut également pressentir que si l'on est conduit en chemin à reconstruire l'inconcevable *possibillum* Sherlock Holmes en un objet réel, il faudra bien admettre que l'objet réel Sherlock Holmes supposé tenir lieu du *possibillum* Sherlock Holmes existe bel et bien et est, pour nous occupants d'un monde réel, un objet de référence. C'est en effet une nécessité théorique pour l'actualisme que d'admettre que s'il est possible de reconstruire les *possibilia*, alors leurs reconstructions existent : si l'actualiste admettait à la fois que les *possibilia* peuvent être reconstruits comme des objets inexistants et qu'ainsi reconstruits ils peuvent être sujets de prédications, alors l'actualiste tomberait dans un néo-meinongianisme du type de celui de Parsons³⁶ qui n'a rien à envier au réalisme modal de Lewis³⁷, un réalisme modal que l'actualisme tente précisément d'éviter³⁸.

Usage fictionnel versus usage métafictionnel du langage

Contrairement à ce que Moore³⁹ soutient, lorsque Dickens écrit :

(F) « Mme Bardell s'était évanouie dans les bras de M. Pickwick »,

36. T. Parsons, *Nonexistent Objects*, New Haven, Yale University Press, 1980.

37. D. Lewis, *On the Plurality of Worlds*.

38. B. Linsky, E.N. Zalta, « Is Lewis a Meinongian ? », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 69, n° 4, 1991, p. 438-451, soutiennent qu'un grand nombre d'éléments caractéristiques d'une métaphysique meinongienne apparaissent dans la théorie réaliste de Lewis.

39. G.E. Moore, « Imaginary Objects », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. suppl. XII, 1933, p. 55-70.

il ne parlait pas de quelqu'un appelé « M^{me} Bardell » ou « M. Pickwick ». Pour être bref, Dickens ne parlait alors de rien et ne disait rien sur rien⁴⁰. Ce qu'il faisait était d'un autre ordre : il fabriquait un objet linguistique, une narration, que ces lecteurs pouvaient faire semblant de prendre pour une description fidèle des faits et gestes de personnes nommées Bardell et Pickwick⁴¹. L'usage que Dickens fait du langage quand il écrit (F) est un usage fictionnel du langage : Dickens invite le lecteur ou l'auditeur de la proposition ainsi rendue « fictionnelle »⁴² à « faire semblant » de croire cette proposition⁴³ ou à faire semblant de croire qu'un narrateur affirme cette proposition⁴⁴, non pas à croire qu'il est vrai dans la fiction que Mme Bardell s'était évanouie dans les bras de M. Pickwick. Comme le souligne Currie :

[Q]uand l'auteur écrit « Holmes est un fumeur », il ne doit pas être compris comme disant qu'il est vrai dans l'histoire que Holmes est un fumeur⁴⁵.

Il est certainement plus exact de décrire Doyle et Dickens comme accomplissant un acte de « fictionalisation » ou, dans les termes de Wolterstorff⁴⁶, comme projetant fictionnellement un état de choses complexe⁴⁷. Doyle et Dickens, agissant ainsi, ne font référence à aucune personne réelle ou ne parle d'aucune personne fictionnelle. Tout au plus doit-on dire que Doyle et Dickens créent ou introduisent des « personnages de fiction »⁴⁸ sans intention référentielle mais en nourrissant une intention d'un autre type :

40. Cf. P. Van Inwagen, « Creatures of Fiction », *American Philosophical Quarterly*, n° 4, 1977, p. 301.

41. « Fictio », un dérivé de « fingo », signifiait l'action de façonner tout autant que celle de feindre. On retrouve dans le terme moderne « fiction » cette double signification puisqu'il signifie aussi bien l'action de l'auteur d'un texte de fiction qui « fabrique » un objet linguistique que celle de son lecteur qui « fait semblant » de traiter cet objet linguistique comme un récit véridique.

42. Cf. G. Currie, *The Nature of Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 58.

43. Cf. Walton, *Mimesis as Make-Believe. On the Foundation of the Representational Arts*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1990, p. 12, 67 et 91 ; G. Currie, *op. cit.*

44. Cf. P. Lamarque, S.H. Olsen, *Truth, Fiction, and Literature. A Philosophical Perspective*, Oxford, Clarendon Press, 1994, chap. 2.

45. Cf. G. Currie, *op. cit.*, p. 58.

46. Cf. N. Wolterstorff, *Works and Worlds of Art*, New York, Oxford University Press, 1980.

47. Cf. Plantinga, *The Nature of Necessity*, p. 161.

48. Cf. ci-dessous.

[...] l'intention que [leurs] lecteurs fassent semblant de croire le contenu de [leurs] énonciation[s]⁴⁹.

Doyle et Dickens ont l'intention, en l'occurrence, que leurs lecteurs fassent semblant de croire que les noms fictionnels «Holmes», «M^{me} Bardell» ou «M. Pickwick» font référence, dans l'usage fictionnel qu'ils en font, à des personnes réelles de chair et de sang dont ils décriraient les faits et gestes. Mais l'usage fictionnel des noms fictionnels «Holmes», «M^{me} Bardell» ou «M. Pickwick» n'est un usage référentiel que dans le cadre du jeu de faire semblant que les lecteurs jouent avec les textes de Doyle et de Dickens. Et de même, les personnes de chair et de sang nommées fictionnellement par Doyle ou Dickens ne sont pas plus des entités et des objets de référence que des canards de jeu sont des animaux. Les noms fictionnels ne servent pas, dans leur usage fictionnel, à faire référence à des personnes possibles non réelles – c'est ce que l'argumentation de Kripke a montré – mais ont pour seule fonction de servir d'«appuis linguistiques» dans certains jeux de faire semblant où il s'agit d'imaginer, entre autres, des personnes de chair et de sang.

Par contraste, dans un usage métafictionnel du langage⁵⁰, lorsqu'un théoricien de la littérature énonce :

(MF) «Quelques personnages dans les pièces de Shakespeare sont névrosés»

ce théoricien ne se situe pas dans le même registre discursif que Shakespeare lorsque celui-ci écrit ses pièces : il n'invite pas son lecteur ou auditeur à faire semblant de croire le contenu de son énonciation mais à croire ce contenu, il se situe dans un registre assertif. Et ce théoricien, analysant les pièces de Shakespeare, asserte entre autres qu'il y a dans ces pièces des «personnages de fiction», que des entités qu'il décrit comme étant névrosées, existent.

Le point important est que (MF) exprime une vérité objective et n'a pas simplement l'apparence d'être une quantification existentielle mais a réellement une structure quantificationnelle : (MF) n'énonce pas qu'il est vrai dans les pièces de Shakespeare qu'il y a

49. Cf. G. Currie, *op. cit.*, p. 147.

50. L'expression «usage métafictionnel» est empruntée à G. Currie, *ibid.*, p. 158 *sq.*, mais la description qui est ici donnée de cet usage diffère largement de celle proposée par Currie.

des personnages névrosés, mais que quelques personnages dans les pièces de Shakespeare sont névrosés. Si les phrases du type de (MF) devaient être traduites dans le langage de la logique formelle, on obtiendraient des formules du type suivant :

« $(\exists x)$ (x est un personnage des pièces de Shakespeare et...) »

Cette thèse va à l'encontre de celle proposée par Walton⁵¹. Pour l'auteur de *Mimesis as Make-Believe*, il n'y a pas de distinction substantielle entre un usage fictionnel et un usage métafictionnel du langage puisque, dans les deux cas, les noms fictionnels serviraient d'appuis à des jeux de faire semblant, soit, dans le cas de l'usage fictionnel, à des jeux « officiels » de faire semblant, soit, dans le cas de l'usage « métafictionnel », à des jeux « non-officiels » de faire semblant où il s'agirait d'imaginer qu'il existe des choses telles que les « personnages de fiction » qui ont telles et telles propriétés⁵². Walton a, pour lui, le fait que bien souvent, critiques et théoriciens de la littérature s'expriment *comme si* leurs propos ne faisaient que poursuivre ceux des auteurs qu'ils critiquent ou analysent. Mais cette apparence de continuité entre les usages fictionnel et métafictionnel du langage est trompeuse : si le critique « imite » l'auteur qu'il n'est pas en mêlant à son propos du faire semblant, c'est davantage par respect pour les conventions du genre qu'il étudie que parce qu'il partagerait avec cet auteur le même type d'intention communicative :

Si des auteurs en présentant leurs narrations devant le public feignent, dans un certain sens, d'avoir produit des comptes rendus du passé, alors il n'est pas surprenant que les critiques doivent au moins parfois feindre, dans ce sens, d'être en train de discuter des comptes rendus du passé⁵³.

Mais surtout, chercher à expliquer le potentiel de faire semblant de tel ou tel récit de fiction, à la manière de Walton, sans reconnaître qu'il existe dans la structure de ces récits, à la base de ces récits, des

51. K. Walton, *op. cit.*

52. *Ibid.*, p. 416-418. G. Evans, *The Varieties of Reference*, J. McDowell (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1982, p. 340 et 353-363, soutient également une thèse de la continuité entre les usages fictionnel et métafictionnel du langage.

53. P. Van Inwagen, « Fiction and Metaphysics », *Philosophy and Literature*, vol. 7 (1), 1983, p. 76.

entités que l'on appelle « personnages de fiction », ou, ce qui revient au même, espérer montrer à l'aide de paraphrases que la signification de toutes les phrases du type (MF) ne porte sur rien d'autre que sur le potentiel de faire semblant de tel ou tel texte, cela revient à n'accomplir que la moitié du chemin. En effet, c'est *parce que* les auteurs de fiction introduisent dans leurs récits des personnages de fiction (mais aussi des villes de fiction, des pays de fiction...), c'est *parce qu'ils* créent ces personnages, villes et pays de fiction que leurs récits peuvent jouer leur rôle d'appuis, au sens de Walton, pour des jeux de faire semblant. Citons encore Van Inwagen :

C'est un fait concernant *Don Quichotte* qu'il autorise un jeu de faire semblant dans lequel il est lui-même un appui et dans lequel quelqu'un disant « Don Quichotte prît des moutons pour des armées » fictionnellement parle en vérité. Je suggère que c'est un fait concernant *Don Quichotte* parce qu'il y a un personnage dans *Don Quichotte* appelé « Don Quichotte » qui prît des moutons pour des armées⁵⁴.

Au-delà du problème technique lié au fait que les tentatives de paraphrase à la Walton des énoncés sur la structure des récits ou, plus généralement, des énoncés métafictionnels, en énoncés sur le potentiel de faire semblant des textes où l'on trouve ces récits risquent fort d'échouer, au-delà de la difficulté technique de toute entreprise visant à montrer que les énoncés métafictionnels, en définitive, ne quantifient pas sur des personnages de fiction et sur d'autres entités théoriques du même genre, il reste que seule l'existence des entités théoriques de la critique et théorie littéraires – ces entreprises qui traitent les récits comme des totalités structurées susceptibles d'être décomposées en intrigue, personnages, action, narrateur... – permet d'expliquer le potentiel de faire semblant de chaque récit.

En d'autres termes, les personnages de fiction et les entités de ce type sont des caractéristiques non dispositionnelles des textes de fiction, des caractéristiques qui relèvent de leur structure profonde. Et faire l'impasse sur ces caractéristiques profondes ou réduire ces caractéristiques à la mise en jeu d'une capacité à faire semblant revient à offrir une description très incomplète de la signification de

54. P. Van Inwagen, « Pretence and Paraphrase », in P. J. McCormick (éd.), *The Reasons of Art. L'Art a ses Raisons*, Ottawa, University of Ottawa Press, 1985, p. 422 (souligné par l'auteur).

nos énoncés métafictionnels sur la structure des textes de fiction. Bien sûr, les énoncés fictionnels, les récits de fiction ne disent pas qu'il existe des personnages de fiction et des entités du même acabit, et pour une tribu primitive à l'intérieur de laquelle n'existerait qu'une pratique de narration fictionnelle excluant toute pratique métafictionnelle, il ne saurait être question d'envisager, comme nous le faisons, une ontologie de personnages de fiction. Mais seul un philosophe pourrait nier que nous ne vivons pas dans des tribus de ce type.

Personnages de fiction et individus fictionnels

Qu'est-ce qu'un personnage de fiction ? C'est une entité abstraite existant dans le monde réel à laquelle on fait parfois référence en parlant métafictionnellement. Au personnage de fiction, il convient d'opposer l'individu fictionnel, à savoir l'entité possible non réelle correspondant au personnage de fiction et dont un lecteur jouant à faire semblant suppose qu'elle existe concrètement dans un monde possible. L'individu fictionnel est l'individu « impossible » parce qu'ésotérique de l'argumentation de Kripke. Quelle relation existe-t-il entre un personnage de fiction et l'individu fictionnel qui lui correspond ? Une relation de « reconstruction » : le personnage de fiction est la reconstruction en termes actualistes de l'individu fictionnel ésotérique postulé par les possibilistes. Alors que pour un possibiliste, Sherlock Holmes est un très bon candidat au titre de *possibilium* non réel, l'actualiste soutient que Sherlock Holmes n'existe que comme personnage de fiction, c'est-à-dire comme une entité abstraite du monde réel. Et l'actualiste peut ajouter que si le possibiliste pense autrement, c'est parce qu'il feint de pouvoir adopter un point de vue interne au récit de fiction dans lequel le nom « Sherlock Holmes » apparaît, le « point de vue de Watson », alors, poursuit l'actualiste, que ce même possibiliste occupe une place dans le monde réel, le monde de Doyle, qui l'empêche d'adopter un tel point de vue.

Sherlock Holmes peut en effet être conçu de deux façons, comme personnage de fiction ou comme individu fictionnel⁵⁵. Lycan présente les choses ainsi :

55. À la différence de Sherlock Holmes, Napoléon peut être conçu de *trois* façons : comme individu réel, comme personnage de fiction quand nous parlons métafictionnellement du Napoléon de *Guerre et Paix* et comme individu fictionnel occupant une place dans le monde imaginé par Tolstoï.

Pour être clair, il faut distinguer les *personnages* fictionnels [...] des *personnes* fictionnelles [...]. Un personnage fictionnel, dans un usage commun de l'expression⁵⁶, est une entité littéraire réelle bien qu'abstraite, ontologiquement sur le même pied qu'un roman ou qu'une *histoire*. En un sens, les personnages sont les constituants propres des romans ou des histoires⁵⁷ et sont susceptibles d'être décrits et évalués dans les mêmes termes que les œuvres qui les contiennent : un personnage peut être bien dessiné [...] vital ou inessentiel à l'intrigue [...] une réalisation fidèle de l'intention originale de l'auteur [...]. De telles choses ne peuvent (sauf métaphoriquement) être dites de personnes de chair et de sang ; pas plus qu'elles ne peuvent être dites d'individus fictionnels dans le sens qui est le mien. Une personne fictionnelle [...] est un *possibilium* non réel possédant dans le monde qui est le sien ou dans des mondes les propriétés données dans quelque [...] fiction. Ainsi, les personnes fictionnelles sont grosses ou minces, malines ou stupides, candides ou perverses [...]⁵⁸.

En d'autres termes, Sherlock Holmes peut être conçu comme une construction linguistique ou comme un individu objectivement déterminé, *de dicto* ou *de re*. Selon la première conception, Sherlock Holmes peut être dit exister dans le monde réel sans pourtant être dit exister à la manière des objets physiques mais, n'en déplaise aux nominalistes, à la manière des nombres, comme un objet abstrait, tandis que selon la seconde, il n'existe pas dans le monde réel mais il est dit exister comme un objet physique dans un monde fictionnel. Enfin, alors que Holmes conçu *de dicto* peut être dit avoir été créé par Doyle (à la différence, cette fois-ci, des objets abstraits que sont les nombres), Holmes conçu *de re* n'a pas été créé par Doyle, son existence est même *impossible* avec celle de Doyle, Doyle et l'individu fictionnel Holmes ne peuvent « cohabiter » dans le même monde.

56. Cf. P. Van Inwagen, « Creatures of Fiction ».

57. Note de W. G. Lycan : « en un autre sens, évidemment, les constituants des romans ou des histoires sont des phrases, des mots, des lettres ou d'autres choses du même acabit. »

58. Cf. W. G. Lycan, *Modality and Meaning*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1994, p. 113-114 (souligné par l'auteur). Il hérite cette distinction de P. Van Inwagen, *ibid.*, et « Fiction and Metaphysics » ; de J. Margolis, « Fiction and Existence », *Grazer Philosophische Studien*, n° 19, *The Worlds of Art and the World*, J. Margolis (éd.), p. 179-203 ; de N. Wolterstorff, *Works and world of Art*, et « Characters », in P. J. Mc Cormich, *op. cit.*, p. 394-402 ; et de C. Crittenden, *Unreality: The Metaphysics of Fictional Objects*, Ithaca – New York, Cornell University Press, 1991.

La distinction précédente entre personnage de fiction et individu fictionnel peut également être exprimée en termes « perspectivistes », à la manière d'Adams mentionnée plus haut. Si on adopte un point de vue externe ou métafictionnel sur le monde fictionnel créé par Doyle, le point de vue « local » du monde réel, alors « Holmes » est le nom d'une entité abstraite linguistiquement construite par Doyle. Mais d'un point de vue interne au monde fictionnel, le « point de vue de Watson », un point de vue « exotique » ou fictionnel, « Holmes » est le nom d'une personne fictionnelle, d'un *possibillum* existant⁵⁹.

L'impossibilité de Doyle et Holmes

Ce point de vue interne, le « point de vue de Watson » – c'est le sens de l'argumentation de Kripke – n'est pas un point de vue « compossible » avec le point de vue réel, le « point de vue de Doyle »⁶⁰. Pour considérer Holmes comme un individu possible ou le monde fictionnel qu'il habite comme un monde possible, il faut omettre fallacieusement leur nécessaire impossibilité avec le monde réel. L'activité du lecteur d'un récit de fiction est une activité qui implique de faire semblant notamment dans le sens où celui-ci feint d'omettre l'origine fictionnel du récit qu'il lit et, sa conséquence, à savoir que le monde fictionnel qu'il imagine n'est pas compossible avec le monde réel.

Il y a là un paradoxe : Holmes peut être considéré comme un *possibillum* à la condition d'omettre sa nécessaire impossibilité avec l'individu réel qui est le créateur du personnage de fiction

59. Lamarque développe la distinction personnage de fiction / individu fictionnel dans les termes d'une opposition entre un point de vue externe et un point de vue interne sur la fiction, cf. P. Lamarque, *Fictional Points of View*, Ithaca, Cornell University Press, 1996. Cf. également C. Crittenden, *op. cit.*, p. 94-95.

60. Mais le monde auquel, fictionnellement, ce point de vue interne donnerait accès n'est en rien un monde impossible : on comprend la possibilité que quelqu'un possède toutes les propriétés de Holmes, la possibilité d'une « coïncidence prédicative massive » notamment parce que les descriptions données par Doyle ne sont pas inconsistantes (Holmes n'est pas décrit comme traçant des cercles carrés, par exemple). L'existence d'un individu exemplifiant les propriétés qualitatives de Holmes n'est pas impossible. De même l'existence d'un monde exemplifiant la longue chaîne de prédicats constitutive de récit de Doyle n'est pas impossible. Les mondes fictionnels et les individus fictionnels qui les peuplent sont donc impossibles relativement au monde réel, ils ne sont pas impossibles *simpliciter*.

appelé « Holmes ». Or, cela est impossible. En effet, nécessairement l'individu fictionnel Holmes ne peut exister que si Doyle, le (supposé) créateur du personnage de fiction appelé « Sherlock Holmes », n'existe pas. Mais alors, dans cette hypothèse, le personnage de fiction nommé « Sherlock Holmes » n'aurait pas existé empêchant, du même coup, d'envisager l'existence du *possibiliūm* appelé « Holmes »!

C'est pourquoi les dénis singuliers d'existence contenant des noms fictionnels comme :

(DSE) « Holmes n'existe pas »

ont un caractère paradoxal : s'ils sont vrais, c'est qu'ils font référence au *possibiliūm* existant appelé « Holmes » pour dire de lui, à partir du monde réel, qu'il n'existe pas. En effet, si ces dénis faisaient référence au personnage de fiction appelé « Holmes », ils seraient alors faux puisque les personnages de fiction existent : ils ne sont pas fictionnels ou inexistantes. Or pour faire référence avec l'expression « Holmes » à un *possibiliūm*, il faudrait pouvoir omettre le point de vue réel ou local qui est le nôtre, c'est-à-dire être en mesure de faire l'impasse sur les conditions d'introduction du nom « Holmes » dans notre langage. Mais alors, la condition nécessaire de la vérité du déni d'existence serait alors dissoute puisque c'est seulement du point de vue local qui est le nôtre que Holmes peut être dit ne pas exister : du point de vue « exotique » qu'est celui, par exemple, de Watson, Holmes existe bel et bien. Ces dénis supposent donc de feindre d'adopter un point de vue interne tout en adoptant un point de vue externe⁶¹.

Des entités abstraites dépendantes

Les personnages de fiction ne sont pas des entités abstraites existant dans *tous* les mondes possibles : dans les mondes où Doyle n'existe pas, ou dans les mondes possibles où Doyle poursuit sa carrière médicale, ou enfin dans les mondes possibles où Doyle ne crée pas le personnage de Sherlock Holmes mais crée un autre

61. Selon T. Burge, « Russell's Problem and Intentional Identity », in J. Tomberlin (éd.), *Agent, Language and the Structure of the World*, Indianapolis, Hackett Publishing Company, 1983, p. 89, les dénis singuliers d'existence sont une tentative pour prouver par imitation qu'une inclination à appliquer un terme sera frustrée.

personnage de fiction, le personnage de fiction créé dans le monde réel par Doyle appelé « Sherlock Holmes » n'aurait pas existé. Les personnages de fiction sont des entités abstraites, pour reprendre la formule de Thomasson⁶², « dépendantes ».

L'intérêt de la présentation de Lycan dans l'extrait cité est qu'elle introduit une double distinction entre les phrases écrites par Doyle qui, elles, existent concrètement dans le monde réel, le personnage de fiction Holmes créé par Doyle ayant une existence abstraite dans le monde réel et l'individu fictionnel appelé « Sherlock Holmes » dont les lecteurs de Doyle imaginent qu'il existe concrètement dans un monde fictionnel distinct du monde réel qui, en l'occurrence, est le monde de Doyle. Précisons cela.

Le personnage de fiction Holmes n'est pas littéralement *dans* le monde réel : il n'a pas de position spatio-temporelle et il n'est pas identique aux marques linguistiques constitutives du texte de Doyle qui, elles, sont *dans* le monde réel. Mais le fait de son existence est identique au fait complexe correspondant à l'arrangement de ces marques linguistiques *dans* le monde réel par Doyle. Le personnage de fiction Holmes n'existe pas *dans* le monde réel, mais son existence est garantie par l'inscription dans le monde réel par Doyle de certaines marques linguistiques dont l'expression « Sherlock Holmes ». C'est en ce sens que le personnage de fiction Holmes est une construction linguistique et une entité dont l'existence dépend de l'activité créatrice de Doyle.

Si l'on admet que le personnage de fiction appelé « Sherlock Holmes » a effectivement été créé par Doyle, et si l'on admet, avec Kripke, que les objets existants ont nécessairement l'origine qu'ils ont⁶³, alors rien n'empêche d'admettre que ces objets existants abstraits que sont les personnages de fiction ont nécessairement le créateur qu'ils ont. Holmes est une entité abstraite dont l'existence dépend de l'acte créatif de Doyle : sans cet acte créatif, point de Holmes. C'est en ce sens que l'existence des personnages de fiction, à la différence de celle des nombres, est contingente : ce sont des membres contingents du monde réel⁶⁴.

62. Amie L. Thomasson, « Fiction, Modality, and Dependent Abstracta », *Philosophical Studies*, vol. 84, n° 2-3, 1996, p. 295-320.

63. Cf. S. Kripke, *La Logique des noms propres*, p. 99-103.

64. Cf. Amie L. Thomasson, *op. cit.*, p. 300.

Conclusion : l'actualisme est sauf

On est maintenant en mesure de donner un sens à l'intuition « possibiliste » mentionnée plus haut relative à la possibilité de l'existence de Sherlock Holmes : pour les postkripkéens que nous sommes, cette intuition ne porte plus sur l'existence d'un *possibilium* dans un monde possible mais sur l'existence possible d'une entité abstraite dans le monde réel. Ce n'est donc pas une intuition possibiliste mais une intuition actualiste dont le contenu est : le personnage de fiction appelé « Sherlock Holmes » est certainement un objet possible... puisqu'il est un objet réel. Dire :

(3) « Sherlock Holmes existe »,

cela revient à énoncer *de re* de l'entité abstraite, du personnage de fiction appelé « Sherlock Holmes » qu'il existe, que le monde réel est un monde dans lequel Doyle a créé *ce* personnage de fiction. C'est donc un énoncé métafictionnel.

Maintenant, lorsqu'un lecteur de fiction énonce :

(4) « Sherlock Holmes aurait pu exister »,

si son énoncé a un sens, ce ne peut être que d'envisager des exemplifications possibles dans un ou des mondes possibles des propriétés qualitatives attribuées au personnage de fiction créé par Doyle. Ce lecteur ne peut être compris comme énonçant, *de re*, d'un *possibilium* non réel appelé « Sherlock Holmes », qu'il existe dans un monde possible pour les raisons qui ont été données par Kripke. En revanche, rien n'empêche d'envisager que le personnage de fiction existant possède des « occurrences » dans des mondes possibles, c'est ce que nous appelions plus haut « l'hypothèse possibiliste faible », la seule réserve pour envisager cette exemplification étant que les propriétés que ce personnage possède « fictionnellement » ne soient pas contradictoires. Holmes n'est possible qu'en tant qu'il est possible que le personnage de fiction qui lui correspond au niveau métafictionnel soit exemplifiable dans tel ou tel monde possible, c'est-à-dire qu'en tant que ce personnage n'est pas constitué de propriétés contradictoires.

De plus, ce lecteur ne peut envisager l'exemplification dans un monde possible de *toutes* les propriétés qualitatives du personnage de fiction : certaines de ces propriétés sont « métafictionnelles » comme

« être créé par Doyle », « apparaître dans *n* textes de Doyle », « être un personnage original de la littérature policière »... Le lecteur n'envi- sage en énonçant (4) l'exemplification dans un monde possible que des propriétés « fictionnelles » du personnage de fiction de Doyle, à savoir « être un détective », « résider 221B Baker Street »..., des propriétés correspondant au registre fictionnel du discours, des propriétés que le personnage de fiction ne possède, selon nous, que fictionnellement ou « dans la fiction ». Le personnage de fiction possède réellement des propriétés métafictionnelles mais seule- ment fictionnellement les propriétés dites fictionnelles⁶⁵. Non seule- ment, dans cette interprétation, l'actualisme est sauf, mais également l'« actualisme sérieux » au sens de Plantinga, à savoir la thèse que aucun objet ne possède une propriété quelconque dans les mon- des où il n'existe pas⁶⁶.

Qu'est-ce alors qu'imaginer des exemplifications ou des occur- rences d'un personnage de fiction ? Que fait le lecteur d'un récit de fiction quand il feint que Doyle utilise référentiellement l'expres- sion « Sherlock Holmes » comme sujet de prédications, comme un instrument dont les *tokens* sont utilisés pour garder la trace d'un individu dont Doyle découvrirait les propriétés, « petit à petit » ? Ce lecteur imagine des exemplifications du personnage de fiction ap- pelé « Holmes ». Or, pour exemplifier, il faut exister *comme* un objet déterminé. Mais cela ne signifie pas que ce lecteur imagine Holmes de façon déterminée ni qu'il existe un individu fictionnel dans un monde possible qui soit tel qu'il l'imagine, *lui*, comme déterminé. Ce lecteur imagine les mondes possibles supposés réaliser le contenu

65. Contrairement à Van Inwagen qui distingue deux conventions de prédication, nous soutenons qu'un personnage de fiction n'est que le sujet de prédications métafictionnelles et *fictionnellement* le sujet de prédications fictionnelles. Pour P. Van Inwagen, « Fiction and Metaphysics », p. 75, M^{mc} Gamp, en tant que per- sonnage de fiction, n'a aucune des propriétés de la liste des propriétés que Dickens lui donne dans *Martin Chuzzlewit*. Mais comme il faut bien admettre qu'il y a un sens pour lequel il est vrai que M^{mc} Gamp adore le gin, Van Inwa- gen, *ibid.*, introduit le terme technique « contenir » et soutient que : « [...] alors que M^{mc} Gamp n'a pas la propriété d'adorer le gin, elle la contient. » Van In- wagen, « Creatures of Fiction », p. 305, appelait la relation spéciale que M^{mc} Gamp entretient avec la propriétés d'adorer le gin une « relation d'attribution », qu'il distinguait alors de la relation normale de prédication exprimée par « avoir » ou « être ». Par contraste, M^{mc} Gamp a certaines propriétés comme « être une entité théorique de la critique », « ne pas être une femme », « *contenir* la pro- priété d'être une femme », « avoir été créée par Dickens »...

66. Cf. A. Plantinga, « On Existentialism », p. 4.

de l'histoire et l'individu Holmes comme un constituant de ces mondes sans être en mesure de faire référence à cet individu, il imagine donc les « mondes qualitatifs » de l'histoire racontée par Doyle, sans être en mesure d'identifier les possibilités qu'il imagine par stipulation : les mondes fictionnels sont les mondes possibles dont le lecteur imagine *de manière qualitative* qu'ils réalisent le contenu de l'histoire racontée⁶⁷. L'auteur de fiction crée un personnage de fiction⁶⁸ que son lecteur va utiliser, dans un jeu de faire semblant, de manière non kripkéenne comme un télescope pour regarder des mondes possibles comme s'il regardait des pays lointains⁶⁹.

Jérôme PELLETIER
Université de Brest

67. Cf. G. Currie *op. cit.*, p. 146-149.

68. Sur la distinction « personnage fictionnel / personne fictionnelle » de Lycan ou, dans notre terminologie la distinction « personnage de fiction / individu fictionnel », se greffent, outre la distinction d'un point de vue externe sur le récit et d'un point de vue interne, d'autres distinctions classiques telle la distinction auteur/narrateur, l'auteur du récit étant situé dans le monde réel et imaginant son récit tandis que le narrateur décrit les mêmes faits comme des faits dont il a une connaissance, cf. D. Lewis, *op. cit.*

69. Prenant appui sur le personnage de fiction créé par Doyle et imaginant ses exemplifications possibles, le lecteur donne alors corps à une entité abstraite en la complétant. Les personnages de fiction sont des entités incomplètes, non pas dans le sens où ce serait des objets inexistantes incomplets de type meinongien mais parce que l'histoire ou les histoires dans lesquelles ces personnages apparaissent restent silencieuses sur un grand nombre de points les concernant. À cette incomplétude s'opposent la complétude des individus que les lecteurs de fiction imaginent *de manière qualitative* habiter concrètement des mondes possibles dans leur jeu de faire semblant. Alors que l'entité linguistique abstraite que Lycan nomme dans le passage cité l'« histoire » dans laquelle le nom « Holmes » apparaît et dont le personnage de fiction qui porte ce nom est un constituant reste silencieuse sur un grand nombre de questions concernant ce personnage – c'est l'incomplétude caractéristique des personnages de fiction, mais des personnages existants ! –, les mondes (extra-linguistiques) supposés exemplifier cette histoire, les « mondes qualitatifs de l'histoire » offrent des réponses distinctes à chacune de ces questions. Il importe donc de distinguer « l'histoire » (et « ce qui est vrai dans une histoire ») des « mondes fictionnels » ou des manières possibles dont l'histoire aurait pu être réalisée (et « ce qui est vrai dans les mondes qui réalisent le contenu d'une histoire »). « Ce qui est vrai dans une histoire » correspond au « contenu étroit » de la fiction tandis que « ce qui est vrai dans les mondes fictionnels supposés réaliser l'histoire » et qui inclut le contenu étroit de l'histoire et ses implications éventuelles correspond à son « contenu large ». Ainsi les propositions qui sont « vraies dans une histoire » forment un sous-ensemble de celles qui sont « vraies dans les mondes qui réalisent le contenu du récit ».

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAMS R., « Actualism and Thisness », *Synthese*, vol. 49, 1981, p. 3-41.
- ALMOG J., « Naming without Necessity », *The Journal of Philosophy*, vol. LXXXIII, n° 4, 1986.
- ALMOG J., « The Subject-Predicate Class I », *Noûs*, n° 25, p. 591-619.
- BARCAN MARCUS R., « Possibilia and Possible Worlds », *Grazer Philosophische Studien*, 1986.
- BURGE T., « Russell's Problem and Intentional Identity », in J. Tomberlin (éd.), *Agent, Language and the Structure of the World*, Indianapolis, Hackett Publishing Company, 1983, p. 89.
- COOK M., « Names and Possible Objects », *The Philosophical Quarterly*, 1983, p. 303.
- CRITTENDEN C., *Unreality: The Metaphysics of Fictional Objects*, Ithaca – New York, Cornell University Press, 1991.
- CURRIE G., *The Nature of Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- DONNELLAN K., « Speaking of Nothing », *The Philosophical Review*, n° 83, 1974, p. 3-32.
- DUMMETT M., « Could there be Unicorns? », version révisée de « Könnte es Einhörner Geben? », *Conceptus*, 17, 1983, p. 5-10, publiée en anglais in M. Dummett, *The Seas of Language*, Oxford, Clarendon Press, 1993, p. 328-348.
- EVANS G., *The Varieties of Reference*, J. McDowell (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1982.
- FINE K., « Plantinga on the Reduction of Possibilist Discourse », in *Alvin Plantinga*, J. Tomberlin, P. Van Inwagen (éds.), Dordrecht, Reidel, 1985, p. 145-186.
- FITCH G. W., « Arsitotelian actualism », *Philosophical Perspectives*, n° 10, 1996, p. 53-71.
- FREGE G., « La composition des pensées », in *Écrits logiques et philosophiques*, trad. fr. C. Imbert, Paris, Seuil, 1971, p. 214.
- KAPLAN D., « Bob and Carol and Ted and Alice », in J. Hintikka *et al.* (éds.), *Approaches to Natural Language*, Dordrecht, Reidel, 1973.

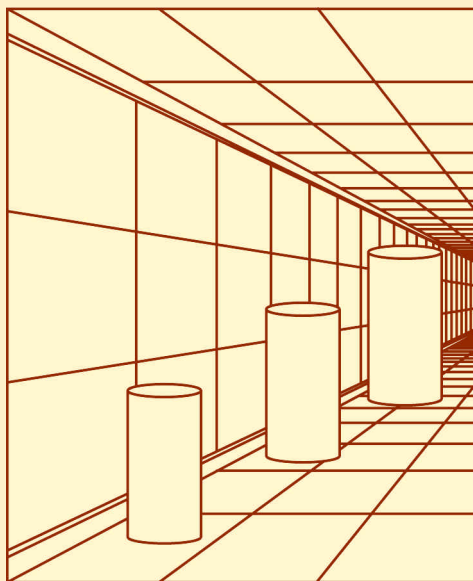
- KAPLAN D., « Demonstratives », in J. Almog, J. Perry, H. Wettstein (éds.), *Themes from Kaplan*, New York, Oxford University Press, 1989.
- KAPLAN D., « Afterthoughts », in J. Almog, J. Perry, H. Wettstein (éds.), *Themes from Kaplan*, New York, Oxford University Press, 1989.
- KAPLAN D., « How to Russell a Frege-Church? », *The Journal of Philosophy*, vol. 72, 1975, p. 726-727.
- KIRKHAM R. L., *Theories of Truth. A Critical Introduction*, Cambridge, (Mass.), MIT Press, 1992.
- KRIPKE S., « Naming and Necessity », in D. Davidson, G. Harman (éds.), *Semantics of Natural Language*, Dordrecht, Reidel, 1972, rééd. in S. Kripke, *Naming and Necessity*, Oxford, Basil Blackwell, 1980 ; trad. fr. P. Jacob, F. Recanati, in S. Kripke, *La Logique des noms propres*, Paris, Minuit, 1982, p. 145-146.
- KRIPKE S., « Semantical Considerations on Modal Logic », *Acta Philosophica Fennica*, vol. 16, 1963, p. 83-104 ; rééd. in L. Linsky (éd.), *Reference and Modality*, Oxford, Oxford University Press, 1971.
- LAMARQUE P., OLSEN S. H., *Truth, Fiction, and Literature. A Philosophical Perspective*, Oxford, Clarendon Press, 1994, chap. 2.
- LAMARQUE P., *Fictional Points of View*, Ithaca, Cornell University Press, 1996.
- LEWIS D., *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Basil Blackwell, 1986.
- LEWIS D., « Truth in Fiction », *American Philosophical Quarterly*, XV, 37-46 ; rééd. in D. Lewis, *Philosophical Papers*, vol. 1, New York, Oxford University Press, 1978/1983.
- LINSKY B., ZALTA E. N., « Is Lewis a Meinongian? », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 69, n° 4, 1991, p. 438-451.
- LYCAN W. G., *Modality and Meaning*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1994.
- MACBETH D., « Names, Natural Kind Terms, and Rigid Designation », *Philosophical Studies*, n° 79, 1995.
- MACBETH D., « Pragmatism and the Philosophy of Language », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. LV, n° 3, 1995.
- MARGOLIS J., « Fiction and Existence », *Grazer Philosophische Studien*, n° 19, *The Worlds of Art and the World*, J. Margolis (éd.), p. 179-203.
- MCGINN C., « Modal Reality », in R. Healey (éd.), *Reduction, Time and Reality. Studies in the Philosophy of the Natural Sciences*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.

- MENZEL C., «The True Modal Logic», *Journal of Philosophical Logic*, n° 20, 1991, p. 352-354.
- MOORE G. E., «Is Existence a Predicate ?», *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. suppl. XV, 1936, p. 175-188.
- MOORE G. E., «Imaginary Objects», *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. suppl. XII, 1933, p. 55-70.
- PARSONS T., *Nonexistent Objects*, New Haven, Yale University Press, 1980.
- PELLETIER J., *Fiction et Référence*, thèse de doctorat, Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne, 1994.
- PLANTINGA A., «On Existentialism», *Philosophical Studies*, vol. 44, n° 1, 1983.
- PLANTINGA A., «Self-Profile», in J. E. Tomberlin, P. Van Inwagen (éds.), *Alvin Plantinga*, Dordrecht, D. Reidel, 1985.
- PLANTINGA A., *The Nature of Necessity*, Oxford, Clarendon Press, 1974.
- RECANATI F., *Direct Reference. From Language to Thought*, Oxford, Basil Blackwell, 1993.
- RUSSELL B., «Letter to Frege» (du 12-12-1904), in *Propositions and Attitudes*, N. Salmon, S. Soames (éds.), Oxford, Oxford University Press, 1988.
- SAINSBURY M., *Logical Forms. An Introduction to Philosophical Logic*, Oxford, Basil Blackwell, 1991.
- SALMON N., «Existence», *Philosophical Perspectives*, 1, 1987, p. 49-108.
- SALMON N., *Frege's Puzzle*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1986.
- SALMON N., *Reference and Essence*, Oxford, Basil Blackwell, 1982.
- SOAMES S., «Direct Reference, Propositional Attitudes, and Semantic Content», *Philosophical topics*, n° 15, 1987, p. 47-87.
- STALNAKER R. C., *Inquiry*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1984.
- STALNAKER R. C., «Pragmatics», in D. Davidson, G. Harman (éds.), *Semantics of Natural Language*, Dordrecht, Reidel, 1972, p. 176-186.
- THOMASSON L., «Fiction, Modality, and Dependent Abstracta», *Philosophical Studies*, vol. 84, n° 2-3, 1996, p. 295-320.
- VAN INWAGEN P., «Compte rendu de A.N. Prior, K. Fine, *Worlds, Times and Selves*, Amherst, The University of Massachusetts Press, 1977», *Noûs*, vol. XIV, n° 2, 1980.
- VAN INWAGEN P., «Creatures of Fiction», *American Philosophical Quarterly*, n° 4, 1977.

- VAN INWAGEN P., « Fiction and Metaphysics », *Philosophy and Literature*, vol. 7 (1), 1983, p. 76.
- VAN INWAGEN P., « Pretence and Paraphrase », in P. J. McCormick (éd.), *The Reasons of Art. L'Art a ses Raisons*, Ottawa, University of Ottawa Press, 1985, p. 422.
- VAN INWAGEN P., « Two Concepts of Possible Worlds », *Midwest Studies of Philosophy*, 1986.
- WALTON K., *Mimesis as Make-Believe. On the Foundation of the Representational Arts*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1990.
- WOLTERSTORFF N., « Characters », in P.J. Mc Cormich (éd.), *The Reasons of Art – L'Art a ses raisons*, p. 394-402.
- WOLTERSTORFF N., *Works and Worlds of Art*, New York, Oxford University Press, 1980.
- ZALTA E., *Abstract Objects: An Introduction to Axiomatic Metaphysics*, Dordrecht, Reidel, 1983.
- ZALTA E., *Intensional Logic and the Metaphysics of Intentionality*, Cambridge (Mass.), Bradford et MIT Press, 1988.

Cahiers de Philosophie
de l'Université de Caen

Philosophie analytique



1997-1998 N° 31-32

Presses Universitaires de Caen